

EMILIE OUELLETTE

# Fab

LA  
RECRUE

Assise sur le divan, je regarde ma mère me parler. Je vois sa bouche s'ouvrir et se fermer, mais je n'entends plus rien de ce qu'elle me dit. Je fixe la tache sur le mur derrière elle. C'est bizarre, on dirait une trace de pneu miniature. Comme si une araignée en vélo avait fait une piste cyclable sur le mur du salon. *Une araignée en vélo*. Ça me fait rire. Ça pourrait être la suite d'*Une patate à vélo* d'Élise Gravel.

— Écoutes-tu ?

Mes yeux reviennent sur ma mère. Je fais signe que oui.

Je ne peux pas trop écouter, car je vais me mettre à pleurer, et je ne veux pas pleurer maintenant. Je ne peux plus regarder la tache sur le mur, parce que je vais me mettre à rire, et ce n'est pas le temps de rire non plus. Je baisse les yeux vers le plancher et je tente de penser à autre chose.

— C'est pas à cause de toi. (...) rien à voir là-dedans. (...) ta mère et moi (...) séparer. (...) C'est important, les examens de 6<sup>e</sup> année. (...) les meilleures conditions (...) Penses-tu (...) longtemps ?

Je relève la tête. Purée. En fait, j'aurais voulu dire « putain », mais il paraît que c'est « inacceptable » quand on a douze ans. Ma mère déteste quand je parle à la française. Elle me répète toujours que je regarde trop de youtubeuses de France. C'est de là que viennent toutes mes expressions. D'ailleurs, je me demande ce que Charlie ferait si elle était à ma place.

Charlie, c'est ma youtubeuse préférée. Elle est drôle, elle ne se prend pas au sérieux et elle a des trucs pour tout. Elle est différente. Elle ne passe pas son temps à parler de maquillage (ce que je trouve plate, en général) ou de la meilleure tresse à faire avant d'aller dormir pour avoir de beaux cheveux frisés au réveil. Non, Charlie va plutôt te dire d'arrêter de perdre ton temps à vouloir des cheveux frisés si tes cheveux sont droits. Accepte tes cheveux comme ils sont !  
#AimeTonPoilDeTête

Le truc du hashtag, c'est une *joke*. Charlie finit toujours ses phrases avec des hashtags niaiseux pour faire rire. C'est aussi pour ça que je l'aime. En plus, j'ai les cheveux frisés. Avec Charlie, j'ai appris à les accepter.  
#AuMoinsJaiDesCheveux

Mais là, ce n'est pas le temps de penser à Charlie. Mes parents se séparent. J'entends à moitié ce qui se dit et je ne ressens rien. Je suis figée. Ma tête sait que c'est important, que c'est dramatique, mais on dirait que mon cœur n'est

pas connecté. Je me repasse en boucle les films où j'ai vu des enfants apprendre la séparation de leurs parents. Ils s'écroulent en pleurant et je me dis que ça va bientôt m'arriver. Mais à part une boule coincée dans ma gorge, rien.

C'est bizarre, mais je suis un peu soulagée. C'est vrai que ça n'allait pas très bien à la maison. Le climat était froid et distant, mais de là à souhaiter que ce soit fini... Je ne sais pas.

Ma mère attend toujours une réponse à une question que je n'ai pas comprise. J'essaie de deviner ce que je dois dire. Je me tourne vers mon autre mère à la recherche d'un indice. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Manmi ne laisse rien paraître sur son visage. C'est celle de mes deux mères qui montre rarement ses émotions. Elle réfléchit, elle fait des plans, elle calcule les choses, elle fait des listes, elle nomme des émotions, mais je ne suis pas certaine qu'elle en vit.

Bon, j'exagère un peu.

J'ai beau essayer de décoder ses yeux, tout ce que je vois, c'est sa patience légendaire. Argh, ça m'enrage, cet autocontrôle ! Comme quand je suis fâchée et qu'elle s'assoit en face de moi sans rien dire. Elle peut rester des heures sans parler, juste pour respecter mon rythme personnel. OK, ça ne dure jamais des heures, mais elle attend toujours que ce soit moi qui dise les premiers mots. C'est rassurant d'avoir un rocher de mère qui ne bouge pas malgré les tempêtes, mais des

fois, j'aurais envie de taper dessus en criant :  
« Envoye, parle, fais quelque chose ! »

Mes yeux reviennent sur ma mère, Mamou pour les intimes (juste pour moi, en fait, car je n'ai pas de frères ni de sœurs). Elle, c'est l'inverse. Elle vit tellement d'émotions ! En la regardant, je vois tous les sentiments qui l'habitent depuis sa première journée d'école en 1985 (elles sont vieilles, mes mères). Ça coule à flots. Je vois de l'inquiétude, de la peur, du stress, de la culpabilité, de la peine et du déchirement.

Ce n'est pas ma faute si je suis capable de reconnaître toutes ces émotions facilement. Quand j'étais petite, Mamou me lisait des livres de croissance personnelle avant que je m'endorme. Certaines personnes savent identifier des arbres en forêt, moi, je peux lire les sentiments des gens.  
#Émotions101

Je sais que Mamou s'inquiète. Elle se demande si leur séparation ne va pas raviver des blessures inconscientes chez moi. C'est que je n'ai pas de père. Je n'en ai jamais eu. Mamou s'est fait inséminer par un donneur anonyme. Manmi et elle ont choisi dans un grand cartable (je suis pas certaine, mais c'est comme ça que je l'imagine) celui qui allait donner ses spermatozoïdes pour que ma mère tombe enceinte. J'ai un père qui a été magasiné comme ça. On ne sait pas qui il est, c'est pour ça, le « anonyme ». Elles l'ont choisi parce que dans sa description, ça disait qu'il

aimait la nature (allô, on habite en ville), la musique (ça, j'avoue, j'en écoute) et qu'il était noir. Mamou, celle qui était enceinte de moi, est blanche. Manmi, mon autre mère, est noire. Les deux voulaient un enfant métissé, la couleur de peau était donc le critère le plus important dans le grand cartable des donneurs anonymes. Et ç'a donné moi ! Un « bébé choco-crème », comme mes mères m'appellent. Je suis née, le nez retroussé, à peine quatre heures après la première contraction. C'est ultra rapide pour un premier accouchement. Et là, douze ans plus tard, je mesure un mètre quarante-sept, j'ai le teint basané et une chevelure brun foncé et frisée qui me donne des airs de lionne quand je la laisse libre. #JaiMesCheveux, mais je n'ai jamais eu de père.

Il paraît que je pleurais, petite, lorsqu'on me demandait où était mon papa. Il paraît aussi que l'attachement a été plus difficile. Toutes des affaires que je suis tannée d'entendre. J'avais genre deux ans ! Je m'en souviens même plus ! On peut-tu me laisser tranquille avec ça ? J'ai beau le répéter, Mamou en fait trop. D'un autre côté, je sais qu'elle peut me comprendre. Ma mère combattait des tigres pour me sauver. Ce serait stupide, mais elle le ferait sans hésiter une seconde.

Mamou n'a pas la patience de Manmi. Voyant que je ne réponds pas, sa lèvre se met à trembler et j'ai peur qu'elle explose. Non, pas maintenant.

Je me sens moi-même comme une bombe à retardement. Je ne pourrai pas gérer ça. Pourquoi je n'ai pas écouté quand elle me parlait ? Ah oui ! Parce que je ne voulais pas exploser, justement ! Ironie, quand tu me tiens ! #1-0PourlIronie

Ne sachant toujours pas quoi répondre, je hausse les épaules. Je me croise les doigts pour que ce mouvement calme le volcan émotif de Mamou. Ça marche. La lèvre de ma mère arrête de faire une crise de Parkinson. Même Manmi n'imité plus Mona Lisa et relâche le souffle qu'elle devait retenir depuis dix minutes. Je suis à l'abri de la crise, pour l'instant.

— C'est normal que tu saches pas, dit Mamou.

Certain que c'est normal, je n'écoutais pas.

— Et à propos du déménagement ? enchaîne Manmi.

— Quel déménagement ?

De quoi elle parle ? Attends. Ben oui. Elles se séparent, c'est sûr qu'une des deux va déménager. Je n'avais pas pensé à ça. La boule dans ma gorge commence à grossir. Je respire bruyamment. Calme-toi, Fab, calme-toi.

— Qui va déménager ?

Mes deux mères se regardent avec des points d'interrogation dans les yeux. Je m'impatiente.

— Quoi ? Ma question est claire. Qui déménage ?

— Oh, Fabinou, commence Mamou, on te l'a dit. On déménage toutes les trois.

Mon cœur s'arrête de battre. Vraiment, il saute un temps. Je ne veux pas perdre ma chambre ! Je ne veux pas quitter ma maison ! Je ne veux pas changer de place une semaine sur deux. Ou pire, tous les deux jours.

— On va aller où ?

— Ben voyons, Fabiola, me répond Manmi très lentement comme si j'étais un bébé. On vient juste de t'expliquer tout ça.

— Franchement, elle n'est pas stupide, la coupe Mamou.

— J'ai jamais dit ça.

— C'est pas ce que tu dis, c'est comment tu le dis.

— Bon, c'est reparti. Vas-y, fais-nous la démonstration scientifique que mon ton de voix te juge !

— Tu vois ? C'est exactement ça. Ton petit mépris, que tu le jettes sur moi, ça va, mais sur Fabiola ? Tu vas trop loin.

— Eille !

Manmi se lève d'un coup.

— Si toi, tu te sens méprisée, c'est ton problème, mais transfère pas tes impressions dans la tête de ma fille.

— Ta fille ?

Mamou se lève à son tour, le visage rouge de colère.

— Fabiola, c'est ma fille aussi. Pis je te laisserai pas m'insulter devant elle.



— La bonne nouvelle, c'est qu'avec douze heures de route à faire pour se voir, tu m'entendras pas dire quoi que ce soit.

Douze heures de route? Qui va partir vivre à douze heures de route d'ici? Je n'arrive pas à me faire une carte géographique dans ma tête. Je me perds facilement dans mon quartier, alors essayer de visualiser le Québec au complet, c'est trop dur pour mon cerveau en ce moment. Est-ce qu'on sera toujours au Québec? Je vais donc perdre une de mes mères? Laquelle? Laquelle des deux s'en va vivre si loin?

Ma pression monte, mon cœur s'accélère et ma bouche s'ouvre toute seule.

— Où on va?

Elles n'entendent pas parce qu'elles sont trop occupées à s'engueuler. Je me lève à mon tour. La voix prise dans ma gorge bout. Je ne peux plus la retenir. Elle veut sortir coûte que coûte.

— Aaaaasssseeeeeez!

J'ai vidé mes poumons au complet. Mamou et Manmi sont paralysées. Elles ne m'ont jamais vue comme ça. Moi non plus, d'ailleurs. Ma respiration est saccadée, comme si je venais de courir un marathon. Je répète:

— Où on va déménager?

Mamou et Manmi me répondent en même temps:

— Rimouski!

— Rouyn-Noranda!

*What?* Putain. (Je pense que c'est correct de le dire dans ma tête.) Je regarde de nouveau la minitrace de pneu sur le mur. Pendant que mon cerveau essaie d'assembler les morceaux du pire casse-tête de ma vie, Mamou semble croire que j'ai perdu la carte parce qu'elle claque ses doigts devant mes yeux.

Je ne partirai pas vivre à Rimouski, pas plus qu'à Rouyn-Noranda. De toute façon, qui vit dans ces trous perdus ?

Il faut que je sorte d'ici. Je manque d'air. Je tourne sur moi-même et m'enfuis du salon. Mamou m'appelle, mais je ne me retourne pas.

— Fabinou ! Voyons, qu'est-ce que tu fais ?

Je suis déjà à l'extérieur de la maison. *Qu'est-ce que je fais ?* Quelle question idiote. Je cours, c'est ça que je fais. Je cours le plus loin et le plus vite possible. Il faut que je voie Maya. C'est ma meilleure amie depuis la maternelle. Elle ne va pas en revenir. *OMG !* Je vais perdre Maya ! Si je déménage loin dans le fond d'un trou, je ne la verrai plus. Je ne pourrai même pas revenir les fins de semaine.

Non, ça n'a aucun sens. Comment c'est arrivé, tout ça ? Je veux me réveiller. Je veux revenir en arrière. Hier, c'était parfait. J'ai sauté du lit, j'ai mangé mon déjeuner et je suis allée faire mon dernier examen de 6<sup>e</sup> année. Après, j'ai fait un saut à ma future école secondaire.

Je cours toujours. Je passe devant la maison de Maya, mais pour une raison que j'ignore, je

continue. Comme si mes jambes ne pouvaient pas s'arrêter.

Rapidement, je me retrouve dans la cour de l'école secondaire. Là où j'avais si hâte d'aller. Là où je m'étais inscrite en création littéraire. Là où j'allais commencer ma carrière d'écrivaine.

Je cours dans la ville. Je ne sais pas où je vais, mais je fonce.

Ma vie est complètement fichue. Je perds ma meilleure amie, je perds ma ville et mes racines. Des larmes commencent à couler sur mes joues. Je ne peux plus les retenir. Adieu, mon école, mes rêves, ma famille. Tout sera différent, maintenant. Je ne sais même pas où je vais aller vivre.

Mais qu'est-ce que je vais faire ?

Ces mots s'imprègnent dans ma tête. Là, tout de suite. Qu'est-ce que je fais avec tout ça ? Mes jambes s'immobilisent soudainement. Mes larmes coulent et la question résonne dans ma tête.

Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ?  
Qu'est-ce que je fais ?

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

Je lève les yeux, un homme sur le trottoir me crie cette question. Comment peut-il entendre les mots dans mes pensées ?

Je me rends compte que je suis au milieu de la rue.

Je tourne la tête. Une voiture fonce sur moi.